

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexandre FREUND

Pour ceux d'il y a quarante ans... /  
Gauthier-sans-Avoir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 165-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## POUR CEUX D'IL Y A QUARANTE ANS

Les vers qu'on va lire sont dus à la plume de M. Alexandre Freund, professeur à Grandvillars, territoire de Belfort. Sous le pseudonyme de Gauthier sans Avoir, M. Freund collabora jadis aux « *Échos* ». Nous remercions le poète d'avoir bien voulu célébrer de si agréable façon le souvenir d'une réunion d'anciens à laquelle il prit part avec tant de joie.

Malgré toute ma diligence,  
Bien que parti de grand matin,  
Je suis arrivé... c'est ma chance !...  
Quand s'achevait le festin.

J'ai fait mon deuil de la ripaille,  
Parce que manquer un dîner,  
En somme, ce n'est qu'une paille  
Pour qui ne craint pas de jeûner.

Je n'ai rien perdu de la fête  
Puisque j'ai revu des amis...  
— C'est d'aimer que la joie est faite —  
Béni soit Dieu qui l'a permis !

Arrivé là comme un fantôme  
Oublié depuis quarante ans,  
J'ai dû paraître un tout autre homme  
Aux témoins de mon jeune temps.

Et j'ai vu des têtes fanées,  
Des crânes nus comme genoux,  
Du poil gris... Effet des années...  
Et trop manquaient au rendez-vous !

Le temps a creusé bien des rides  
Sur nos fronts et les a chargés...  
Les morts ont laissé bien des vides...  
Et les vivants sont bien changés !...

J'ai revu l'abbaye antique,  
Le Martolet, les vieux clochers...  
J'ai même entendu la musique  
Du même vent dans les rochers...

J'ai reconnu toutes ces choses  
Qui jadis parlaient d'avenir,  
Et j'ai reçu, paupières closes,  
L'assaut brûlant du souvenir !...

Alors, m'abandonnant au charme  
De ce bel autrefois béni,  
J'ai laissé tomber une larme  
Sur ce bonheur trop tôt fini.

Au coin d'une étroite rue,  
— Et je ne me suis par leurré ! —  
Ma jeunesse m'est apparue,  
Alors, simplement j'ai pleuré.

La vie est une âpre maîtresse  
Qui, sans égard, sut écraser  
L'Illusion douce et traîtresse  
Dont j'ai tant aimé me bercer.

Mais Dieu, dans sa miséricorde,  
A pris le poète en pitié,  
Puisque par vous tous il m'accorde  
Le réconfort de l'amitié.

O vous, mes compagnons d'étude,  
Les disparus et les restants,  
Vous m'êtes comme une habitude  
Qui nous reprend à tout instant ;

Vos noms habitent ma pensée,  
Contre eux, l'oubli n'aura rien pu  
Et de notre amitié passée  
Le lien ne s'est jamais rompu !...

Je crois bien que la joie enivre,  
Et dissipe le souci noir :  
Pendant des mois, je vais revivre  
La douceur de notre revoir...

Le dernier ?... Pour d'aucuns, sans doute,  
Ce sera bien l'ultime adieu.  
Mais j'espère, au bout de la route,  
Un autre rendez-vous : à Dieu !...

Gauthier sans Avoir